

# JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

**BUREAU :** Rue Nain, 1.  
**Roubaix, Tourcoing :**  
 Trois mois . . . . . 12 f.  
 Six mois . . . . . 23  
 Un an . . . . . 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

**REDACTEUR-GÉRANT :** J. MEMOUX  
 Le Nord de la France :  
 Trois mois . . . . . 13 f.  
 Six mois . . . . . 26  
 Un an . . . . . 52

ANNONCES : 15 centimes la ligne  
 RECLAMES : 25 centimes  
 On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annués : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbecq, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée ; A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 2 NOVEMBRE 1870

Voir les dernières nouvelles à la troisième page

### DEPÊCHE OFFICIELLE.

Tours, 1<sup>er</sup> Novembre 1870.

Le ministre de l'Intérieur aux Préfets et Sous-Préfets.

### Proclamation à l'armée

Soldats !

Vous avez été trahis et non déshonorés ! Depuis trois mois la fortune trompe votre héroïsme, vous savez aujourd'hui à quels désastres l'inéptie et la trahison peuvent conduire les plus vaillantes armées.

Débarrassés de chefs indignes de vous et de la France, êtes-vous prêts sous la conduite de chefs qui méritent votre confiance à laver dans le sang des envahisseurs l'outrage infligé au vieux nom français ? En avant !

Vous ne luttez plus pour l'intérêt et les caprices d'un despote ; vous combattez pour la France, notre mère à tous, livrée aux fureurs d'un implacable ennemi : guerre sainte et nationale, mission sublime pour le succès de laquelle il faut sans jamais regarder en arrière, nous sacrifier tous et tout entiers.

D'indignes citoyens ont osé dire que l'armée avait été rendue solidaire de l'infamie de ses chefs ; honte à ces calomnieux qui, fidèles au système des Bonaparte cherchant à séparer l'armée du peuple, les soldats de la République.

Non j'ai flétri comme je le devais la trahison de Sedan et le crime de Metz, et je vous appelle à venger votre propre honneur qui est celui de la France ! Vos frères d'armes de l'armée du Rhin ont déjà protesté contre le lâche attentat, ont retiré avec horreur leurs mains de cette capitulation maudite. A vous de relever le drapeau de la France qui, dans l'espace de 14 siècles, n'a jamais subi pareille flétrissure !

Le dernier Bonaparte et ses séides pouvaient seuls amonceler sur nous tant de honte en si peu de jours ! Vous nous ramèneriez la victoire, mais sachez la mériter par la pratique des vertus militaires qui sont aussi les vertus républicaines, le respect de la discipline, l'autorité de la vie, le mépris de la mort. — Ayez toujours présente l'image de la Patrie en péril, n'oubliez jamais que faiblir devant l'ennemi à l'heure où nous sommes, c'est commettre un parricide et mériter le châtiement, mais le temps des défaillances est passé, c'est fini des trahisons, les destinées du Pays vous sont confiées car vous êtes la jeunesse française, l'espoir armé de la Patrie.

Vous vaincrez et après avoir rendu à la France son rang dans le monde, vous resterez les citoyens de la République, paisible, libre, respectée.

Vive la France ! vive la République !

Le membre du Gouvernement, ministre de l'Intérieur et de la guerre.

**L. Gambetta.**

Tours, 31 octobre.

Le Commissaire général de la défense nationale pour la région du Nord.

Aux préfets de Lille, Arras et Amiens. La trahison de Bazaine a excité ici une profonde indignation, mais pas de découragement.

On est prêt pour toutes les éventualités. Activez l'habillement et l'armement des mobilisés.

Je viens de traverser une grande partie de la France. Tout le monde est sous les armes et décidé à la lutte : le succès sera en raison de l'énergie que nous déploierons.

Je compte repartir ce soir.

Signé : TESTELIN.

(Service particulier du Journal de Roubaix).

Tours, 1<sup>er</sup> novembre.

Aujourd'hui les délégués d'une réunion tenue hier à Tours avec une foule de 2.500 personnes environ, sont venus à l'Hôtel de la Préfecture présenter leurs résolutions ; demandant la levée en masse, la création de commissions dé-

partementales chargées d'activer la défense, de suppléer à l'inertie et à l'insuffisance des conseils municipaux et généraux qui datent de l'empire.

M. Gambetta, haranguant la foule, a recommandé aux citoyens de s'armer pour vaincre ou mourir.

« La République vivra si nous voulons, a-t-il dit, il suffit de vouloir et il faut vouloir. »

La foule demandant des armes, M. Gambetta a répondu que le gouvernement fait tout son possible pour se procurer des armes, mais il rencontre sur les marchés étrangers la concurrence de l'homme de Sedan.

M. Gambetta a conclu en disant qu'il fallait que tous les citoyens agissent par eux-mêmes, sans tout attendre du gouvernement, qui, de son côté, agira sans relâche. Vifs applaudissements.

Londres, lundi, 31 octobre.

Le Times annonce que M. Piétri est arrivé à Wilhelmshöhe, où les termes de la capitulation de Metz étaient impatiemment attendus.

Le Czar a approuvé les lois accélérant la mobilisation de l'armée.

Ces lois appellent sous les drapeaux 427,297 hommes, dont 170,000 viendront de la Pologne.

Londres, lundi, 31 octobre.

Versailles, 25 octobre.

Le Nouvelliste prédit que la visite de M. Thiers n'aboutira à aucun résultat. Des papiers saisis au château de Luçq compromettent beaucoup de personnalités, y compris plusieurs diplomates de l'Allemagne du Sud.

Londres, 31 octobre.

Bazaine est arrivé hier à Cassel ; MacMahon et Canrobert sont attendus. Un corps d'armée de Metz escortera les prisonniers ; deux iront vers Paris ; quatre seront divisés entre l'armée Nord et Sud de Paris.

Marseille, dimanche, 30 octobre.

A l'occasion de la reddition de Metz, il y a eu une manifestation patriotique. La consternation est générale.

Berlin, 31 octobre.

Le Norddeutsche allgemeine Zeitung publie une dépêche adressée le 20 octobre par Granville à M. Loftus. Cette dépêche en relevant la déclaration de Bismark au sujet d'une famine qui pourrait se produire à Paris en cas de continuation de la guerre, formule les démarches faites par l'Angleterre en vue d'amener un armistice.

Le Norddeutsche Zeitung fait observer à ce sujet :

Le gouvernement ne veut pas la réunion d'une constituante bien que nous soyons prêts maintenant encore à la faciliter ; il ne nous reste donc rien à faire que d'obtenir par la force des armes une paix qui nous convienne sans nous arrêter aux conséquences qui en résulteront pour Paris.

Florence, 31 octobre.

La dissolution de la Chambre est décidée.

La convocation des Collèges est fixée au 20 novembre.

Le duc d'Aoste est arrivé à Florence.

Pesth, 31 octobre.

Il résulte de la déclaration du ministre à la Chambre que l'Autriche maintiendra sa neutralité, ce qui n'exclut pas les conseils à donner à l'un des belligérants. Si la neutralité était violée par d'autres puissances, l'Autriche userait de toutes ses forces restées intactes.

Lisbonne, 31 octobre.

Le marquis Sabaudiers est démissionnaire ; l'évêque Vizen a été chargé de former un nouveau ministère. Le marquis Avila est président et ministre des travaux publics ; M. Gouveux est ministre de la marine ; M. Carlo Rago Bento est ministre des finances ; M. Moraco est ministre de la guerre ; M. Carvotho est ministre de la justice, et l'évêque Vizen, ministre de l'intérieur.

On annonce (sous réserve) que Metz et le camp retranché sont le théâtre de collisions entre l'armée qui refuse de déposer les armes.

L'entrée de Metz est refusée à tout étranger.

Tientsin, 31 octobre.  
 Les ministres étrangers ont rejeté certaines propositions du gouvernement chinois pour terminer le différend.

### La France restera la grande nation.

Il est un écrivain qui, par sa connaissance profonde de la langue française, dont il est l'un des plus illustres représentants, autant que par l'élevation et la générosité de son caractère, doit être considéré comme un véritable Français ; quoiqu'il fût barde de naissance : nous avons nommé Joseph de Maistre. Ce penseur éminent n'a rien laissé d'inexploré dans le domaine politique. Une difficulté se présente-t-elle à votre esprit dans cet ordre d'idées ? ouvrez Joseph de Maistre, et elle se trouve immédiatement résolue. Il tout a pesé, tout scruté, tout prévu.

En ce moment, où notre malheureuse patrie semble écrasée sous les efforts du colosse allemand, où toute espérance paraît devoir s'évanouir, nous nous plaignons à mettre sous les yeux de nos lecteurs une page inspirée en 1812 à l'immortel Joseph de Maistre par le pitoyable état où se trouvait la France, lors de la déroute de Moscou. Par cette terrible catastrophe, la France perdait en même temps, une armée de 500,000 hommes et 1,000 pièces d'artillerie. Notre situation en ce moment est tout à fait analogue. Aussi, après avoir lu les réflexions du plus illustre homme d'Etat des temps modernes, pouvons-nous nous écrier : « La France restera la grande nation. »

« Après tout ce que la France a fait souffrir à nous, et à l'Europe, disait Joseph de Maistre, le sentiment qui nous écarterait d'elle serait assez naturel ; cependant ce sentiment serait trompeur, et l'axiome prouvé depuis dix ans semble plus vrai que jamais : Point de salut que par la France. »

Lorsqu'on examine les Français un à un, lorsqu'on réfléchit sur les inconcevables extravagances dont leur histoire est remplie, on se demande : à quoi tient donc cette espèce de supériorité qu'ils exercent sur les autres peuples ? Cependant il est impossible de la nier. Par leurs armes et par leur langage, ils dominent en Europe. C'est un fait qu'il faut prendre comme il est, et dont il faut tirer parti, puisqu'il n'y a pas le moindre signe qu'il doive changer.

Les Français ont surtout deux privilèges bien extraordinaires : celui d'entrer chez les autres quand ils le veulent et de ne laisser entrer personne chez eux, et celui d'être destinés par la Providence à frapper d'une manière plus ou moins décisive toutes les puissances qui menacent l'indépendance des autres. Ils ont arrêté Attila, ils ont arrêté les Sarrazins en Europe. Ils sont allés, depuis, attaqué le croissant chez lui, en Asie et en Afrique ; ils ont fondé un empire français à Constantinople et à Jérusalem ; ils ont fait dans tout l'Orient une telle impression sur tous les esprits, qu'en y appelle encore tous les Européens Français, et que le Tasse lui-même appelle constamment l'armée chrétienne il popolo franco. Quelle puissance que celle de l'Autriche sous Charles V ! Elle semblait marcher droit à la monarchie universelle. La France n'était point son égale à beaucoup près ; cependant, dans une lutte au commencement inégale sous François 1<sup>er</sup>, elle arrêta d'abord sa grande rivale ; bientôt, avec son Richelieu, elle reprit la supériorité ; au commencement du XVIII<sup>ème</sup> siècle, quoique totalement épuisée d'hommes et de trésors, humiliée même par de grandes défaites, elle parvint à la couper en deux ; enfin, au commencement de notre siècle, elle a brisé l'équilibre au point de faire douter s'il pourra jamais être rétabli. Une réflexion seule peut nous tranquilliser : c'est que le Français, excellent pour conquérir, n'a pas, à beaucoup près, le même talent pour retenir ; et qu'il a toujours laissé échapper ses conquêtes lointaines, avec autant de facilité qu'il se les était procurées. Mais de là à l'espérance de l'humilier et de le dépouiller, il y a loin.

Il n'y a pas de siècle peut-être où l'on ne se soit flatté d'écraser ou de morceler la France. Quelles espérances n'avait-on pas conçues à cet égard au commencement du dernier siècle ! Tout annonçait qu'on était sur le point de réussir, et plusieurs Français, même parmi les plus sages commençaient à perdre courage : cependant tout changea en un

clin-d'œil ; le trône d'Espagne resta aux Bourbons, et le territoire Français demeura notablement augmenté.

Dans le moment présent, où nous voyons la France épuisée d'hommes et d'argent, où Bonaparte vient de perdre, en quatre ou cinq mois, 500,000 hommes, 1,000 pièces d'artillerie et sa réputation, il est naturel de spéculer de nouveau, sur l'affaiblissement de la France et d'espérer que c'en est fait de sa prééminence ; on se sera cependant trompé aujourd'hui comme on le fut alors, et tant pis pour les puissances voisines qui auront appuyé sur cette vaine espérance. » (1)

Voici les principaux extraits du numéro de l'Indépendant de la Moselle qui a paru à Metz encadré de noir, en signe de deuil, au moment où s'accomplissait la capitulation :

C'est avec douleur que nous portons à la connaissance de nos concitoyens les deux documents suivants, qui nous parviennent au dernier moment.

### PROTOCOLE.

Entre les soussignés, le chef d'état-major général de l'armée française sous Metz, et le chef de l'état-major de l'armée prussienne devant Metz, tous deux munis des pleins pouvoirs de Son Excellence le maréchal Bazaine, commandant en chef, et du général en chef Son Altesse royale le prince Frédéric-Charles de Prusse.

La convention suivante a été conclue :  
 Art. 1<sup>er</sup>. L'armée française, placée sous les ordres du maréchal Bazaine, est prisonnière de guerre.

Art. 2. La forteresse et la ville de Metz avec tous les forts, le matériel de guerre, les approvisionnements de toute espèce et tout ce qui est propriété de l'Etat, seront rendus à l'armée prussienne dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de cette convention.

Samedi, 29 octobre, à midi, les forts de Saint-Quentin, Plappeville, Saint-Julien, Queuleu et Saint-Privat, ainsi que la porte Mazelle (route de Strasbourg) seront remis aux troupes prussiennes. A dix heures du matin de ce même jour, des officiers d'artillerie et du génie, avec quelques sous-officiers, seront admis dans lesdits forts, pour occuper les magasins à poudre et pour évaluer les mines.

Art. 3. Les armes ainsi que tout le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, mitrailleuses, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront laissés à Metz et dans les forts à des commissions militaires instituées par M. le maréchal Bazaine, pour être remis immédiatement à des commissaires prussiens. Les troupes sans armes seront conduites, rangées d'après leurs régiments ou corps, et en ordre militaire, aux lieux qui sont indiqués pour chaque corps. Les officiers rentreront alors, librement, dans l'intérieur du camp retranché, ou à Metz, sous la condition de s'engager sur l'honneur à ne pas quitter la place, sans l'ordre du commandant prussien.

Les troupes seront alors conduites par leurs sous-officiers aux emplacements des bivacs. Les soldats conserveront leurs sacs, leurs effets et les objets de campement (tentés, couvertures, marmites, etc.)

Art. 4. Tous les généraux et officiers, ainsi que les employés militaires ayant rang d'officiers, qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne, et de n'agir d'aucune autre manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle, ne seront pas faits prisonniers de guerre ; les officiers et employés qui accepteront cette condition, conserveront leurs armes et leurs objets qui leur appartiennent personnellement.

Pour reconnaître le courage dont ont fait preuve pendant la durée de la campagne, les troupes de l'armée et de la garnison, il est en outre permis aux officiers qui opteront pour la captivité d'emporter avec eux leurs épées ou sabres, ainsi que tout ce qui leur appartient personnellement.

Art. 5. Les médecins militaires sans exception resteront en arrière pour prendre soin des blessés ; ils seront traités d'après la convention de Genève ; il en sera de même du personnel des hôpitaux.

(1) De MAISTRE, Correspondance diplomatique, t. 1<sup>er</sup>, p. 27b. — Mémoire sur la situation et les intérêts de S. M. le roi de Sardaigne à cette époque. — (29 décembre 1812.)

Art. 6. Des questions de détail concernant principalement les intérêts de la ville sont traitées dans un appendice ci-annexé, qui aura la même valeur que le présent protocole.

Art. 7. Tout article qui pourra présenter des doutes sera toujours interprété en faveur de l'armée française.

Fait au château de Frescaty, 27 octobre 1870.

Signé : L. JARRAS. — STIEBLE.

### ORDRE GÉNÉRAL

n° 12

A l'armée du Rhin.

Vaincus par la famine, nous sommes contraints de subir les lois de la guerre en nous constituant prisonniers. A diverses époques de notre histoire militaire, de braves troupes, commandées par Masséna, Kléber, Gouvion Saint-Cyr, ont éprouvé le même sort, qui n'entache en rien l'honneur militaire, quand, comme vous, on a aussi glorieusement accompli son devoir jusqu'à l'extrême limite humaine.

Tout ce qu'il était loyalement possible de faire pour éviter cette fin a été tenté et n'a pu aboutir.

Quant à renouveler un suprême effort pour briser les lignes fortifiées de l'ennemi, malgré votre vaillance et le sacrifice de milliers d'existences, qui peuvent encore être utiles à la patrie, il eût été infructueux, par suite de l'armement et de forces écrasantes qui gardent et appuient ces lignes : un désastre en eût été la conséquence.

Soyons dignes dans l'adversité, respectons les conventions honorables qui ont été stipulées, si nous voulons être respectés comme nous le méritons. Evitons surtout, pour la réputation de cette armée, les actes d'indiscipline comme la destruction d'armes et de matériel, puisque, d'après les usages militaires, places et armement devront faire retour à la France lorsque la paix sera signée.

En quittant le commandement, je tiens à exprimer aux généraux, officiers et soldats, toute ma reconnaissance pour leur loyal concours, leur brillante valeur dans les combats, leur résignation dans les privations, et c'est le cœur brisé que je me sépare de vous.

Le maréchal de France, commandant en chef, BAZAINE.

Voici, dit le même journal ce qu'écrivait pour Bazaine un officier qui prévoyait les événements actuels :

« Si j'étais à même de vous interroger, voici pour ma part, les questions que je vous adresserais :

« Pourquoi, le 26 août, après avoir par une seule route massé toute votre armée en avant de Saint-Julien, n'avez-vous pas livré bataille, prétextant du mauvais temps ? Est-ce que la pluie n'était pas pour les Prussiens comme pour nous ? Vous saviez, évidemment, vous ne pouviez l'ignorer, que l'armée de MacMahon approchait par le Nord, et je crois qu'alors vous auriez réussi à lui donner la main ; l'ennemi n'avait pas encore ces terribles batteries de position qui ont commencé à nous enserrer quelques jours après ?

« Pourquoi, le 31 août, n'avez-vous pas poursuivi, même pendant la nuit, les avantages que l'armée avait obtenus, et n'avez-vous pas gardé les positions qu'elle avait conquises au prix de son sang ?

« Pourquoi, depuis, n'avez-vous pas réuni, sur un point donné toute votre artillerie, toutes vos forces pour faire une trouée ? Si vous aviez fait comme le taureau qui, acculé, s'élançait en baissant les cornes, vous auriez passé.

« Pourquoi, après avoir pris les Maxes, ne les avez-vous pas occupées jusqu'à ce que les immenses approvisionnements qui s'y trouvaient aient été amenés à Metz ? Au lieu de cela, vous vous êtes retiré, après avoir emporté pour les états-majors quelques sacs de grain, quelques boîtes de paille. Les Prussiens alors sont revenus pendant la nuit et ont allumé cet immense incendie que nous avons tous vu. Pas une maison n'a été épargnée.

« Et maintenant, c'est brusquement, du jour au lendemain, que l'on nous prévient qu'il ne reste plus rien, rien du tout pour l'alimentation des chevaux. Est-ce incurie ? Est-ce imprévoyance ? Est-ce autre chose ? Après les chevaux viendront les hommes. Et vous attendrez toujours.

« Qu'a été faire général Bourbaki ? Où est-il allé ? Qu'est-il devenu ?